



Génération traumatisée

Alors que, sur le front de l'épidémie de Covid, le ciel s'éclaircissait, la guerre en Ukraine replonge les jeunes Français dans une ambiance lourde qui pèse sur leur moral. Témoignages.

THOMAS POUPEAU

« **JE NE SAIS PAS** dans quel état je vais retrouver les élèves à la rentrée. » Nathalie Sutour, psychologue de l'Éducation nationale dans l'académie de Créteil, ne cache pas son inquiétude. Attentats, épidémie de Covid-19, et maintenant la guerre en Ukraine : depuis quelques années, les actualités malheureuses se succèdent. Quelles traces laisseront-elles dans l'esprit des ados qu'elle voit chaque jour défiler dans son bureau ? « Plus vous multipliez les angoisses, plus cela crée des angoissés », assure-t-elle.

Il suffit de parler à tous les 15-25 ans croisés hier au Forum des Halles, à Paris (1^{er}) : rares sont ceux qui se disent sereins. Chloé, 18 ans, résume la tendance : « Nous sommes une génération de traumatisés ! » Yeux clairs encadrés par de longs cheveux châtain, l'ado de Seine-et-Mame explique s'être inscrite au Cned (Centre national d'enseignement à distance), par phobie scolaire. « C'est à cause du Covid, de toute cette ambiance. Entre les restrictions, le bac sans cesse modifié et les morts décomptés à la télé, c'est le stress permanent. Depuis peu, on croyait à une éclaircie avec la fin proche de l'épidémie et... boum ! La guerre dans un pays voisin. Est-ce que cela va se propager en France ? On ne sait pas. Mais mon adolescence se résume à de l'inquiétude », poursuit Chloé.

Noémie, future sage-femme de 22 ans débarquée du Sud-Ouest, voudrait tant « avoir la jeunesse de [ses] parents ». « C'est une pression mentale sans fin. Quand on est jeune, on est une éponge : on s'imbibé de ce que l'on voit sur les réseaux sociaux : après le Covid, on est désormais noyés sous des images de bombes, de Poutine, de blessés, de tanks. On vient d'être enfermés pendant deux ans et la troisième guerre mondiale va nous renvoyer dans nos appartements », se désole la jeune femme.

« **C'est plombant. Un malheur en chasse un autre** »

À côté, Ludéric, 21 ans, alternant dans une entreprise de chimie, raconte avoir vécu en direct, au boulot, « la détresse » d'une collègue ukrainienne. « C'est plombant. Je ne suis pas les informations, mais la réalité nous atteint toujours. Un malheur en chasse un autre », souffle le jeune homme, fine moustache étudiée. Noémie reprend. « Avant, la question principale que devaient se poser les jeunes, c'était : comment profiter au maximum ? Maintenant, c'est : qu'est-ce qui va me tomber sur la tête ? » De quoi, profondément, changer de philosophie. « Aujourd'hui, à l'heure où je devrais penser à m'éclater, je me dis que je dois mettre de l'argent de côté... au cas où. Au cas où la guerre arrive ici, au cas où il y a une autre épidémie... On est la génération Au cas où ! »

Tous les ados pointent « un avenir incertain », « des repères qui n'existent plus », « le matin quand on regarde son téléphone, angoissé de ce qui va surgir ». Comme Nathan, cigarette sur l'oreille, qui dit « ne plus quitter son iPhone, même en classe ». « C'est plus fort que moi. Inconsciemment, j'attends la prochaine mauvaise nouvelle... » Il n'est pas le seul. Carine, prof remplaçante dans l'académie d'Amiens, constate tous les jours « des élèves malgré eux drogués aux malheurs ». « À tel point qu'ils ne s'en émeuvent parfois plus, ajoute-t-elle. Ils deviennent non pas insensibles, mais habitués à broyer du noir. »

Alors, enchaîne Ludéric, « je me prends à apprécier chaque petit moment, qui aurait paru anodin avant ». Ce que font Clara, Louana et Solène, trois lycéennes venues de l'Essonne, qui mangent un sandwich au soleil dans le square Nelson-Mandela. « Tout a une saveur différente. La moindre sortie est importante et on essaye de ne pas parler que

du virus, du masque, des Russes... »

« **Je pense à mes rêves, j'essaie de les vivre** »

Leur refrain à tous est celui d'une adolescence qui n'a rien de normal. « On nous a volé notre jeunesse », résume Emma, 21 ans, venue se poser avec Camille au bord du Forum. « La seule chose qui me préserve un peu de cette ambiance plombée, ce sont... les études. Je bosse beaucoup, je suis dans ma bulle », avoue le jeune homme, en classe préparatoire de maths à Versailles (Yvelines).

Dans les travées des Halles, il y a aussi ceux qui philosophent. Comme Marc, 18 ans, en licence d'espagnol à l'université de Créteil, mèche violette et grosses rangiers. « Le Covid, je n'y pense plus, j'ai viré ça de mon esprit. Je pense à mes rêves, j'essaie de les vivre, je sors avec mes amis, j'en profite car, quoi qu'on en dise, c'est possible de sortir. Je me recentre sur ce qui est positif », développe-t-il, concédant tout de même « penser fort aux jeunes Ukrainiens de [son] âge qui sont sous les bombes ». Alors, quelle recette pour aller mieux ? Nathan, lui, a sa formule : « Se demander comment on peut aider le voisin qui a eu le Covid, les humanitaires qui partent en Ukraine... on peut s'investir, faire un don, du bénévolat, ou juste prendre des nouvelles. Essayer de faire le bien, c'est un début pour... aller bien. »



On vient d'être enfermés pendant deux ans et la troisième guerre mondiale va nous renvoyer dans nos appartements

NOÉMIE, 22 ANS



Paris (1^{er}), hier. Beaucoup de jeunes de la génération de Ludéric, Marc et Noémie (de g. à dr.) pointent « un avenir incertain », « des repères qui n'existent plus ».

